



## ***This Train I Ride* de Arno Bitschy**

---

**Note critique  
par Jean-François Marquet**

Produit par les Films du Balibari et notamment aidé par la Région des Pays de la Loire, ce documentaire nous invite à aller voir ailleurs. Il charrie les représentations puissantes, presque des clichés, qu'un européen peut se faire des États-Unis, de ses paysages, de sa démesure, de ses habitants qui vivent dans des marges qui ont elles-mêmes leurs codes. Le réalisateur joue sur cette fonction évocatrice dès le titre qui fait explicitement référence à une chanson de Louis Armstrong « *Hobo, you can't ride this train* ». Et ce film nous embarque, en effet, à bord de ces trains lents et longs que l'imaginaire des Américains du Nord, même les plus urbains, adopte puisqu'ils passent régulièrement dans les villes, à ciel ouvert. Ils sont les ancêtres de la mythologie du mouvement que la Route 66 a un peu supplantée. Le film convoque aussi London ou Kerouac qui ont déjà décrit la réalité des trimardeurs traînant leur misère et sautant dans les trains de marchandises pour chercher du travail, des chantiers de Chicago aux cueillettes californiennes. Et le spectateur de *This Train I Ride* suit, d'Ouest en Est ou inversement, une caméra clandestine et resquilleuse à travers des paysages fordien. La nature même de l'image, couleurs et grain, fait référence à l'esthétique actuelle du cinéma américain.

Mais le plus touchant, et c'est la fonction de tout voyage, réside dans les rencontres que propose Arno Bitschy. Ces femmes qui ont pris, au figuré comme au sens propre, des chemins de traverses. Ces hobos contemporains qui marchent ou circulent sur les traces de ces anciens chemineaux. Trois femmes puissantes, américaines et universelles. L'une, soudeuse, tatouée « train rider » sur les poings. L'autre, militante, chanteuse engagée, qui s'occupe d'autres *homeless* et qui, avant de quitter San Francisco, va goûter à l'eau du Pacifique avec sa mère. Cette troisième, fille d'une maison bourgeoise, promise à un avenir socialement établie et qui ne voulait pas vivre comme ses parents : installés et tristes. Celle-ci a choisi de goûter à la liberté qui lui révélera ce qu'elle n'aurait jamais soupçonné et que l'exercice du quotidien lui cachait : la confiance en elle. Comme les vieux hobos folkloriques, ces femmes ont leur code et continuent d'écrire sur les murs de leurs étapes des signes que les autres, comme nous, doivent déchiffrer. En général, elles nous souhaitent, comme le réalisateur, un bon voyage. Alors, comment résister à une telle incarnation du risque de l'indépendance ?

Bref, quand on décide d'aller voir *This Train I Ride*, on se dit : demain, on voyage gratis.